LA TRACE
DE L'ESCARGOT

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La trace de l'escargot / Benoît Bouthillette
Nom : Bouthillette, Benoît, 1967- , auteur
Description : 2e édition | Édition originale : 2005
Identifiants : Canadiana 20250037432 | ISBN 9782898045165
Classification : LCC PS8603.O964 T72 2025 | CDD C843/.6–dc23

© 2025 Les éditions JCL

Image de la couverture : Vladimir Zapletin / iStock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

BENOÎT BOUTHILLETTE

LA TRACE DE L'ESCARGOT

LES ÉDITIONS JCL

EXTRAITS DE LA CRITIQUE

« **Sur un rythme souvent étonnant**, essoufflant même, Sioui sait nous faire vivre les moments forts de l'intrigue : plus l'action se resserre, plus l'écriture du roman se densifie en prenant paradoxalement la forme de longues phrases rythmées où les sons et les respirations servent en quelque sorte de ponctuation à l'ensemble. […] **on ne peut que constater le talent brut de l'auteur** […] son héros nous entraîne dans une quête de repères débordant largement le cadre de l'intrigue. Un auteur à suivre. »

– Michel Bélair, *Le Devoir*, samedi 26 mars 2005

« L'intérêt principal de ce roman, excellent par ailleurs, réside dans le style, dans la narration à la première personne de Benjamin Sioui […] **Ce jeune romancier a une voix originale, un style très particulier, une langue spécifique** qui donne un rythme, une musique à ce récit policier hors norme. Étonnant ! »

– Norbert Spehner, *La Presse*, dimanche 10 avril 2005

« *La trace de l'escargot* **fait partie des trouvailles de l'année** […] L'intérêt de ce polar réside dans son style parlé, baroque et déjanté. […] **les dérives philosophiques de Sioui sont déjà devenues cultes pour une génération**. »

– Geneviève Thibault, *ICI Montréal*, 12 mai 2005

« Benoît Bouthillette, **nouveau pape du polar québécois** […] Un discours punk-techno à connotation gothique […] Non pas un polar, mais **un véritable traité de la contre-culture post-moderne** […] Un coup d'essai qui s'est révélé **un coup de maître**. »

– Didier Fessou, *Le Soleil*, dimanche 2 octobre 2005

« Un jeune auteur d'**un talent indiscutable**, qui a su renouveler magistralement le style […] Bouthillette écrit dans le langage parlé, il le fait avec justesse sans tomber dans le sordide ou le vulgaire. Ce style narratif est maîtrisé avec brio et l'auteur en exploite tous les avantages. **Il est original, unique même**. »

– Clément Martel, *Québec français,* numéro 139, automne 2005

« […] de la culture, une écriture précise et structurée, une imagination nourrie par la curiosité et l'audace. […] du souffle et encore du souffle […] **une authentique tempête littéraire**. Car c'est ce dont il s'agit. **L'écriture de Bouthillette est mouvement, emportement, incantation, tsunami**. »

– Laurent Laplante, *Nuit blanche*, numéro 101, hiver 2005-2006

« […] le genre de découverte qui se pointe sans tambour ni trompette et dont on se délecte à chaque page […] Il y a dans ce premier roman **un souffle, une musicalité**, une voix qui transcende le récit anecdotique et convie le lecteur à **un voyage au cœur de l'humanité**, dans ce qu'elle a de meilleur et de pire. »

– Marie Claude Mirandette, *Le Devoir*, samedi 17 juin 2006

«Mais d'autres voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses depuis quelques années, nouvelles, audacieuses. On pense d'abord et surtout à Benoît Bouthillette et à son remarquable *La trace de l'escargot* […] qui amorçait la série des enquêtes de l'inspecteur Benjamin Sioui, grand amateur d'art et de poudre blanche. **L'écriture de Bouthillette, incisive, lumineuse, la hauteur de son propos tout comme l'audace des thèmes qu'il aborde, tout cela laissait présager des lendemains qui chantent pour le polar québécois** […] Le polar québécois n'en est pas encore au niveau d'Ellory, de Nesbø ou d'Indriðason – quoique, si Bouthillette ou Michaud s'y mettaient…»

– Michel Bélair, *Le Devoir*, samedi 12 janvier 2013

À Charlotte Roy, pour m'avoir initié à la littérature policière
Et à Josée, pour m'y avoir accompagné
Pour Émilie

« J'aimerais que mes tableaux donnent l'impression qu'un humain est passé entre eux, comme un escargot, laissant la trace de l'humaine présence et la mémoire du passé comme l'escargot laisse un sillon de bave. »

Francis Bacon

1
AVANT LA LETTRE

Montréal, il n'y a pas si longtemps

La nuit va être longue. Mais qu'est-ce qu'ils font ? J'ai horreur de l'incompétence. Pardon, mademoiselle, il vient ce café ? Pas moyen de sourire. Il faut comprendre, *job* plate, à la mesure de ce que la vie lui a octroyé, j'imagine. Mais à tout prix, toujours éviter le mépris. Scruter plutôt, chercher la faille qui renversera la situation. Là, pas le temps. Je cherche mes mots, oublie ça, je sors à peine du sommeil, mes phrases se découpent dans ma tête, ça ne sert à rien. La serveuse reçoit mes remerciements dans une indifférence totale. Elle se trompe dans le change. À mon détriment, évidemment. Elle compte sur le flou de la nuit pour faire passer sa combine. Je n'insiste pas. Je tippe quand même. Toujours la foutue peur d'être jugé par les inconnus. Je laisse tomber bruyamment les pièces dans le gobelet. Elle a déjà le dos tourné. Apprend-on à compter au son, sait-elle combien je lui laisse en pourboire ? Pas le temps de réfléchir. Je dois me dépêcher. Mes idiots m'attendent.

Je dis mes idiots, c'est parce que je les aime bien, dans le fond. Et l'idée d'aller les retrouver me plaît assez, finalement. Oui, malgré tout. Comme quand, tit-cul, on court, après avoir fait ses devoirs, rejoindre ses amis sur le terrain de balle, même si on sait qu'il va encore falloir se battre contre les garçons du quartier voisin, parce qu'ils refusent de reconnaître que, même

à la frontière, le terrain est bien sur notre territoire, on va devoir se battre pour ce qui devrait pourtant nous revenir de plein droit, la sainte paix de jouer en paix, l'esprit libre, une vie tranquille… J'ai connu mes idiots, j'avais la mi-trentaine. Pourtant, lorsque je pense à eux, en marchant ainsi, j'ai des couleurs d'adolescence qui éclairent ma nuit. Soudain, les rues de Montréal deviennent des sorties de bar, quand on commande un pichet au *last call* parce que c'est impossible que tout finisse si tôt. Les passants que je croise sont des confrères d'ivresse. On ne me heurte plus de l'épaule depuis un certain temps. Six pieds et trois, en *coat* de cuir, c'est juste assez intimidant à trois heures du matin pour qu'on me laisse tranquille. Arrive un âge, je dirais la jeune quarantaine, où si l'on porte toujours impunément sa froque de cuir, on a suffisamment roulé sa bosse pour qu'on nous christe patience, je suppose. On ne fait plus partie de la *game*.

Je demande toujours au taxi de me déposer à quelques blocs du lieu du crime, au resto ouvert vingt-quatre heures le plus proche. Je fais le reste à pied, ça me permet de sentir la nuit. De faire une mise au point avec moi-même, d'envisager de survivre à une autre nuit. J'aime la nuit. Je déteste les chauffeurs qui parlent, je n'ai rien à leur raconter. C'est à chaque fois le même regard incrédule dans le rétroviseur. « Vous, policier ? » Pas la gueule de l'emploi, je sais. Cheveux longs, barbe pas faite… « On vous verrait plus acteur. » C'est ça, je jouerai dans mes aventures quand on les fera au cinéma. Ils ont tous des anecdotes de plateaux de tournage, toutes ces équipes américaines dans le Vieux-Montréal. J'ai horreur du cinéma. « Pas même les films policiers, ha ha ha ? » Non, les films, j'adore, c'est le milieu du cinéma qui m'énerve. Tout l'argent mis pour faire semblant qu'il pleut, parce que dans la tête d'un scénariste traînent des clichés désolants, toute cette richesse mise en œuvre alors qu'on crève de faim au tiers-monde. « Oui, mais le rêve… » *Fuck*, j'haïs les chauffeurs de taxi qui parlent, on se sent obligé de répondre.

C'est la foutue prétention de ces gens que je n'aime pas, tous des sous-fifres de producteurs, comme si faire un film, c'était important, assez important en tout cas pour ne jamais être polis, jamais cordiaux, jamais respectueux, pas de temps à perdre avec ça. Non, finalement, j'aime mieux les romans policiers. Avez-vous déjà embarqué un auteur de polars ? Ils doivent être plus aimables, non ?

Chaque fois c'est la même chose. « Vous voilà, Inspecteur, on ne vous a pas vu arriver. » C'est l'autre raison pour finir le chemin à pied, je peux parcourir les lieux pendant un temps avant que la conversation du métier ne me rattrape. « C'est pas beau, je vous préviens. » Vous m'excuserez, je vois mes adjoints. Les voilà, mes idiots, mes petits amis. Toujours là à éterniser leurs retrouvailles. À observer leur gestuelle, on prend un temps à comprendre ce qui cloche, il manque quelque chose. Puis, on réalise qu'ils se parlent toujours comme s'ils avaient une bière à la main, ils se retrouvent partout comme sur le coin d'un bar, comme à passer la semaine en revue. Ils se connaissaient bien avant que je les unisse. Même brigade, il aura fallu que je fasse donner du grade à l'un pour qu'il se sente la nécessité de se justifier un assistant. Ainsi réunis, ils sont beaux à voir, indissociables tant ils sont complémentaires. D'éternels gamins, mais il suffit qu'ils m'aperçoivent pour qu'ils se coordonnent instantanément une fausse contenance, genre passons à l'ouvrage. Chaque fois que j'arrive, j'ai l'impression de les surprendre en plein mauvais coup.

« Salut, Ben. » Poignée de main virile. Un contact franc, on dirait un geste forgé par Rodin. Des deux idiots, c'est Grigori que je suis venu à préférer. C'est d'abord lui que je me suis adjoint, c'est le genre d'homme entre les mains de qui je laisserais pendre mon sort. Fiable, pas tant pour la *job*, totalement dévoué mais toujours à court de la nouvelle idée, qu'humainement. Une mère comédienne, qui baptise son fils d'après un

personnage pris dans *Les Justes* de Camus, ça laisse des traces. « Salut, Ben. » Avec Alexandre, c'est beaucoup plus langoureux. Un instantané de poignée de main, alors que l'autre ferait plus dans la longue exposition. C'est le charmeur convaincu, pressé de séduire. Sa désinvolture a le don de me faire sourire. Et comme ça ne m'arrive pas si souvent… Pas que j'aie l'air bête, non, on pourrait dire juste un peu sévère. J'ai le regard plutôt tendre, le coin des yeux creusé de rides anciennes. Mais vivre, finalement, à la longue, ne m'amuse guère. Alors, que la légèreté d'Alexandre soit contagieuse… La grâce de mes idiots est de m'inclure dans leur rituel. Un meurtre a été commis et, comme on a fait appel à mes services, on peut présumer que le cadavre a été soumis à un rituel que je vais devoir décoder, un tueur est même probablement à l'affût, pourtant rien ne dérogera de la sempiternelle séance d'entrée en matière. Question de marquer une pause avant l'horreur, une manière de redonner à la vie ses droits. C'est ce que j'aime de mes petits amis, avec eux on récapitule toujours.

Quoi de neuf ? « Ça va-tu ? T'as l'air poqué. » Le genre de chose que je ne dirais jamais, je ne trouve jamais que les gens ont l'air fatigués. Je me les compare, peut-être. On n'en parle pas, un lendemain de brosse… « T'étais tout seul ou avec des amis ? » Avec une étude de Rothko, j'en suis vraiment venu à percevoir l'émotion brute, je vous montrerai… « As-tu vu des films ? » Le dernier Denis Villeneuve. « Et qu'est-ce que t'en penses ? » J'y vais d'une lecture sommaire qui à chaque fois les sidère, et je termine comme toujours en disant que je n'ai aucun mérite, que je suis totalement en phase avec l'imaginaire synesthésique de Villeneuve. « Il faut que tu voies… » Et là, Grigori me sort un titre totalement percutant de film asiatique que, bien sûr, Ti-Mine a déjà vu. Ces idiots-là se tiennent par le cou en se souriant, sur le lieu d'un meurtre… Une manière, avant de se consacrer pleinement à leur devoir, de rester dignes, honnêtes

envers eux-mêmes, peut-être aussi de se protéger, un peu, de ce que la nuit nous réserve. Ti-Mine, c'est le surnom que Grigori a donné à Alexandre, et c'est vrai que, par son allure et sa démarche, Alex tient du chaton. Grigori, lui, ça serait de l'ours. « As-tu entendu le dernier U2 ? » Bono est un dieu, et Grigori est son prophète. Et les femmes ? « Ah, parlons-en pas… » Dit sur un ton, pour Grigori, de révolte, pour Alexandre, de tracas perpétuels. Fin du *timeout*.

« *Inspector… SeeWe ?* » Inspecteur Benjamin Sioui, en effet. Vous êtes ? « *John White, from the RCMP's head service, is there anywhere we could talk ?* » J'aimerais mieux que l'on procède en français, si vous le voulez bien. « *No problem*. Il faudrait que je vous entretienne en privé des préoccupations de mon bureau. » Pourquoi donc, s'il s'exprime dans un français limpide, insister pour m'aborder en anglais ? Et qu'est-ce que la Gendarmerie royale vient foutre ici ? Juste un instant, les gars, le périmètre est sécurisé ? « Tu oses demander ça au *Great One* ? » *The Great One*, c'est le surnom que Grigori s'est donné à lui-même. Bon, excusez-moi, je reviens. L'air de rien, le geste leste, mes idiots veillent. Ce territoire est le leur, leurs sens en alerte. Je plains quiconque essaierait de franchir l'espace sans leur approbation. La nuit s'est soudain faite lourde, je l'ai sentie peser, moite. Peut-être à cause des effluves de lotion après-rasage du gendarme royal. Je vous suis, au fait quel est votre grade, ou votre titre, *mister* White ? Ce qui me fascine et m'achale, avec la Gendarmerie, c'est qu'ils sont toujours bien mis. Vêtements infroissables, menton glabre. On dirait toujours une Minute du Patrimoine vantant les mérites de la police montée.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? » Nous faire chier, carrément. Nous rappeler poliment la disponibilité de leur soutien, en cas de piétinement du côté de l'enquête. « Pour qui ils se prennent ? » Grigori et les instances d'autorité. On connaît au moins déjà l'identité de la victime. « Comment ils savent déjà ? » Fouille-moi.

Mais c'est la fille du Gouverneur général. « *Fuck.* » Alexandre et toute probabilité d'une surcharge de travail. Ce qui fait qu'on a la nuit, il est trop tard pour la une des journaux de demain, la Gendarmerie se charge de la discrétion. Au pire, on a la journée, mais après, il va nous falloir une piste. Une piste sérieuse. Dieu n'est pas parfait, et la preuve que Dieu n'est pas parfait, c'est que le café est un diurétique. « Il y a la légiste qui avait hâte que t'arrives. » C'est Laetitia ? Grognements des deux idiots. C'est bon, je pisse et je vais la rejoindre.

« Enfin. Il était temps. » Vous me pardonnerez, c'est le café, problème de plomberie, autre preuve que Dieu n'est pas parfait, comment concevoir un si grand réservoir pour un si petit robinet ? « Les splendeurs du corps humain. » Parlant de splendeur, Laetitia, vous êtes toujours aussi radieuse. Elle sourit chaque fois que je l'appelle ainsi, Laetitia, ce n'est pas son vrai nom. Mais elle porte le même nom que cette chanteuse populaire, la nasale omniprésente, alors non, vraiment, ça ne cadre pas. « Et vous, toujours aussi charmeur. » Je ne cherche pas à charmer, je dis seulement ce que je pense. Si la vérité passe pour un compliment, alors tant mieux.

J'avais longtemps cherché. Je dis longtemps, disons que j'ai passé quelques heures d'ivresse à chercher à qui me faisait penser la médecin légiste au parfum de rivière. Jusqu'à ce que je croise un calendrier. Les maillots de *Sports Illustrated*, décembre, il me semble, Laetitia Casta, c'était le même visage. Ça tombait bien, sur un calendrier, la légiste est justement belle comme un changement de saison. Bien sûr, elle avait protesté. J'ai insisté, non, je vous assure, le même visage, avec des différences, c'est sûr, vous avez les yeux moins clairs, mais plus allumés peut-être, votre bouche est légèrement différente, moins charnue, mais vos dents sont plus droites quand vous souriez… « Je sais, vous me l'avez déjà dit, on dirait l'horizon. » Votre nez aussi, on le voit sur une pub, quand Laetitia Casta sourit, ça forme comme un

renfoncement près des narines, alors que vous non, deux lignes parfaitement parallèles, on dirait la voie du destin. On s'arrêtera là. Je n'aborderai jamais les autres parties de son corps. Juste au cas où. La légiste est charnelle. Son visage est tout en angles, son corps est tout de courbes. En fait, son corps est simplement moins mince que les normes de l'époque, et moins svelte que ce qui me plaît habituellement chez une femme. J'aime les femmes osseuses. Laetitia est charnelle. Alors, pourquoi est-ce que je la trouve si belle ? Les femmes de mon enfance, au village huron-wendat, portaient toutes nonchalamment l'embonpoint. C'est peut-être pour ça que les femmes squelettiques m'attirent, parce qu'elles plongent aux racines de mon peuple, alors qu'il était nomade… Mais la légiste confond tous mes repères. Elle m'apparaît parfaite, avec ses pleines rondeurs, d'une beauté intemporelle. Mais je ne le lui dirais jamais ainsi, même si elle a l'air bien dans sa peau, je ne m'aventure jamais du côté des sources possibles de complexes physiques. Je sais trop ce que c'est que de se trouver monstrueux devant le miroir. « Pourtant, vous êtes beau garçon. » Chaque fois que j'exprime cette horreur que j'ai de moi, de mon apparence, je fais face à la même incrédulité. Ce qui fait que je n'en parle plus, c'est plus simple.

« C'est à n'y rien comprendre. » Au contraire, malheureusement. Mais Laetitia ne s'habituerait jamais. Jamais elle ne se ferait au spectacle de l'horreur… Autopsier des cadavres, identifier des règlements de comptes, elle a au contact de la mort un détachement irréfutable. L'irréversible la sécurise, en quelque sorte. Mais la mise en scène de la mort la trouble plus qu'elle ne l'avouerait. Un jour, ou plutôt à la fin d'une nuit, les coudes déposés sur la table chambranlante d'un bar clandestin de la rue Saint-Denis, elle s'était laissée aller à l'éther des confidences. Des phrases sommaires, dépouillées, révélatrices néanmoins, à qui sait lire entre les lignes. Je l'ai connue sur une des premières causes dont j'avais la charge. Elle s'était dite heureuse de travailler

avec moi sur ce cas-là. Ma présence la réconfortait. Mon calme surtout, qui me donnait l'allure de dominer la scène. À l'écouter, rien du trouble qui m'habitait profondément ne semblait transparaître. Tant mieux. J'ai su alors que nous nous rejoignions dans l'angoisse, finalement, dans l'anticipation du pire, mais je ne le lui ai pas dit. Surtout ne pas risquer d'abîmer ce sourire.

« On commence par où ? » Je vous suis. Une odeur de sang. Pas encore la putréfaction, c'était trop récent. Partout du sang, plus tout à fait rouge, je suppose, l'incertitude du daltonien, probablement bruni. Des coulisses sur les murs, des traces au plafond. *Action painting*. Vérifier au retour dans quelle proportion l'expressionnisme abstrait a eu recours à l'huile. Le sang sèche-t-il au même rythme que l'acrylique ? Tout ce sang, des motifs improbables, liés aux propriétés de la matière même. Le sang de plus d'un corps. Êtes-vous d'accord ? Ici, sur la mémoire de mon confesseur numérique, on enregistre une absence de réponse de la légiste. Un atelier donc, maculé de sang. À l'entrée de la pièce, une main coupée. Cautérisée, la légiste est formelle. Une main masculine, enduite de ce qui semble être de la peinture rouge, les doigts disposés de telle sorte que l'index semble pointer vers le centre de l'atelier. Au cœur de la pièce, un tableau disposé sur un chevalet, dans l'angle qui permet de le voir depuis l'entrée. Une vision d'un attrait pratiquement imparable. Une toile de bonne dimension, d'aspect sobre, mais une impression de sublime, une véritable charge émotive. Prudence, surtout ne rien précipiter. C'est bon, Grig, Alex, vous pouvez nous suivre, placez-vous de chaque côté de l'entrée, notez que la porte est sortie de ses gonds, faites attention à la main au sol. Si vous voyez quoi que ce soit… Laetitia, on entre ?

Un charnier, mais pour un seul corps, le corps d'une jeune femme. Une vision d'enfer, bien sûr. Grig, peux-tu dire de faire couper les gyrophares, dehors. Côté discrétion, bravo la Gendarmerie. Un bras. À moitié coupé, puis arraché. Vivait-elle

encore ? Il y a des chances que non. Pauvre petite fille. Puis une jambe, dans un autre coin de la pièce. À peine sectionnée, puis carrément arrachée. Intacte, comparée à l'autre jambe qu'on retrouve complètement fracassée, le tueur s'en est probablement servi en la frappant aux murs. Dans le dernier coin, le tronc éviscéré. Rien de chirurgical. Une entaille au ventre, un objet contondant, mais pas une lame. Une spatule de peintre ? « C'est possible. » La tête et le bras gauche sont toujours rattachés au tronc. Le cou est brisé, mais on n'a probablement pas projeté le corps. L'épaule est disloquée. Une hypothèse, le tueur aurait fait tournoyer le tronc au bout du bras restant pour asperger les murs. Un genre de foutu rituel barbare. C'est suffisant pour arracher les organes ? Laetitia précise : « Ils ne sont pas à proprement parler arrachés, seulement sortis de leur cage. » Avant de retourner le corps, je sors mon cellulaire, je m'éloigne et je prends un plan d'ensemble. *Zoom in*, je capte au passage le visage défait de la légiste. C'est bon, Laetitia, on peut la retourner. Toujours le même instant d'hésitation de sa part, ce n'est pas la procédure habituelle, on serait supposés attendre les techniciens de l'identification judiciaire, je sais. Mais j'ai négocié mes termes, j'ai obtenu mes dérogations, moi, c'est juste comme ça que je peux faire. Pour comprendre, j'ai besoin d'être laissé seul un bout de temps sur les lieux, que je puisse mieux ressentir la scène, m'en imprégner. Et si j'ai besoin de toucher pour mieux saisir, vous ferez avec, c'est comme ça. « Le dos est miraculeusement épargné… » Ça sera ça de volé à l'horreur. « Il n'y a probablement pas eu de pénétration… » À quoi vous voyez ça ? « Le plancher pelvien… » Laetitia n'a pas terminé sa phrase, elle s'est levée précipitamment pour aller vomir. La main contre le mur, elle pleure en silence. « Je suis désolée. » Non, essuyez-vous, ne vous en faites pas, la seule raison pour laquelle je peux

supporter ça mieux que vous, c'est que j'ai été emmené à la chasse tout jeune. Allez prendre l'air, je refais le parcours en filmant, et je vous rejoins à l'extérieur.

L'œil rivé sur l'écran de mon iPhone, je manque de glisser. Une flaque de sang, juste au pied du chevalet. Comme si la toile saignait. Je filme le tableau avant même de le regarder attentivement. Splendide. Moins qu'avec du recul, cependant. Un horizon, tout simplement. Mais les nuances le font véritablement vibrer. Je me dirige à l'arrière. *Fuck*, évidemment, c'est signé. FB, par dérision, pour Francis Bacon, en date d'aujourd'hui. Un petit rappel, au cas où son coup de téléphone n'aurait pas suffi, le salaud. Merde… Je ne sacre jamais à voix haute, mais là, je crie, c'est plus fort que moi. Calvaire ! « Qu'est-ce qu'il y a, Ben ? » Je ne trouve qu'à répéter, calvaire… « C'est pas de ta faute, Ben. » Merci, Alex. Nous y revoilà. Le copiste, le clone de Francis Bacon. Il persiste, le chien sale ! C'est son troisième meurtre, signé. Je n'ai pas été foutu de régler les deux premiers. Dire que je m'en veux ne rendrait absolument pas la mesure du dégoût que je m'inspire. Je suis pris de vertige. L'odeur des lieux vient de me remonter à la gorge. Je suis confronté à mon incompétence. Il a réussi, encore une fois. Christ que je m'haïs. Je pitcherais le téléphone au bout de mes bras. OK, Ben, ressaisis-toi, ça ne sert à rien. Il ne m'aura pas. Y a quelque chose qui ne marche pas. Premièrement, ça ne ressemble en rien à du Francis Bacon. Le visage de la jeune fille n'a pas été déformé, je l'ai bien scruté avec la caméra. Ce n'est pas le même *pattern*. Qu'est-ce qui cloche ? Regard circulaire, l'atelier m'apparaît dans toute sa nudité, fenêtres sur la nuit. J'ai la réponse sous les yeux en me dirigeant vers la sortie. La main. Qu'est-ce qu'elle vient faire dans l'installation ? Le malade est trop intelligent pour supporter un signifiant extérieur à son œuvre. Alex, passe-moi tes gants, merci. Dans la main au sol, méticuleusement pliée,

qui dépasse, comment est-ce que je ne l'avais pas vue dépasser des doigts repliés, une lettre manuscrite, papier postal extra-fin, recto verso, écriture serrée. À l'attention de l'inspecteur Benjamin Sioui.

C'est bon, Grig, Alex, laissez entrer l'identification judiciaire. Sullivan, peux-tu me revenir le plus tôt possible au sujet des prélèvements de sang ? Je veux un estimé de la quantité aspergée. Et savoir en présence du sang de combien d'individus on se trouve. Sullivan me fustige. Dès qu'il saura que Bacon est encore responsable, toute sa rancœur se muera en joie inavouable. En voilà au moins un à qui cette nuit aura fait du bien. Il reçoit comme un baume chacun de mes échecs. Il pourra enfin nourrir ses ragots de nouvelles allusions. Sullivan, c'est le maniganceux de service, l'exposant dix du fonctionnaire frustré. Sullivan, une dernière chose. Fais attention, c'est salissant… « T'es pas obligé d'en remettre. » Grig au secours de la veuve et, surtout, c'est moins contraignant, de l'orphelin. Ce n'est pas moi qui ai commencé, Grig. Tiens, qu'est-ce que vous pensez de ça ? Je tends la lettre à Laetitia. « Qu'est-ce que c'est ? » La légiste a retrouvé les couleurs de sa voix. C'était dans la main coupée. « On ne l'ouvre pas ? » Je sais que c'est parfaitement inutile, mais je veux qu'on prélève d'abord les empreintes. « On s'attend à quoi ? » À tout. Mais pas à ce qu'on trouve des empreintes autres que celles de la main coupée. « Ah, on ne sait jamais. » Alexandre et sa naïveté optimiste. « *Excuse me.* » White qui rapplique. « *You found something?* » Oui, cette lettre. « *I'll check it after*, j'ai juste reçu l'appel d'un confrère à l'hôpital *Saint-Luke*. Un homme a été trouvé, la main coupée. Au bout de son sang. » Il est vivant ? « *In a coma.* »

Laetitia, je vous retrouve à la morgue ? J'ambitionne sur l'étendue de mon pouvoir. Je sais que ce n'est absolument pas nécessaire, le cellulaire nous évite désormais tous ces déplacements,

ce n'est plus comme dans le temps. Mais l'idée de passer cette nuit sans la revoir m'apparaît soudainement invivable. Son sourire, en de telles circonstances, m'est devenu indispensable. C'est comme côtoyer le seul élément de nature encore présent dans toute cette ville. Un édredon de feuilles contre la froideur du monde, je sais que c'est ridicule, mais à ce moment-là, je ne trouve pas d'image qui soit plus exacte. On se dit dans deux heures ? Laetitia me sourit, Sullivan peut bien aller se faire foutre. « T'es vraiment belliqueux. » Non, Grig, c'est juste que je n'aime pas les faux culs. Regard convenu d'Alexandre à Grigori. *Come on,* les gars, ça n'a rien à voir avec de l'homophobie. C'est juste que, moi, je sais faire la distinction entre la personne et sa fonction. Ah pis, on ne va pas recommencer… Alex, je veux le plus de photos possible, tu es en charge des lieux, arrange-toi aussi pour qu'on sache qui loue la place, merci. John, on va dans la fourgonnette, je nous fais deux photocopies de la lettre à partir de l'imprimante. Grig, amène la voiture, on s'en va à l'hôpital. « On met la sirène ? » *You bet.*

Sur la banquette arrière, les lumières défilent, c'est hallucinant. Grigori n'arrête à aucun feu, c'est à peine s'il ralentit. La circulation a beau être rare en plein milieu de la nuit, c'est quand même l'heure des chauffeurs paquetés. Comme ça serait simple, une intersection tranquille, un chauffard distrait, paf, fini le VUS noir et blanc. C'est pour ça que je ne m'attache jamais. Je m'assois toujours à l'arrière, pas de coussins gonflables pour les prévenus. La photo à la une du *Journal de Montréal*, bavure policière, le Servir et Protéger tout écrapouti, un officier dans un état critique. La déontologie qui viendrait me chatouiller les pieds sur mon lit de mort. Mais ça ne sera pas pour cette nuit. Boulevard René-Lévesque, Dieu ait son âme, l'hôpital est en vue. Je range soigneusement la lettre dans la poche intérieure de mon blouson. J'ai eu le temps de la lire deux fois. C'est deux fois

de trop. Hostie de malade. Pourvu que ce soit bien lui qu'on ait retrouvé. C'est possible, après tout. Arrive un temps, je suppose, où on ne peut plus vivre avec l'horreur en soi. On doit se livrer, se délivrer de soi-même. L'optimisme d'Alexandre qui déteint. Mais tout redevient sombre dès qu'on met les pieds dans le hall de l'urgence. Le café des distributrices d'hôpital est infect.

2
LA LETTRE

À l'attention de l'inspecteur Benjamin Sioui.

Bonne nuit, monsieur l'Inspecteur.

Je vais vous vouvoyer, ça me sera plus facile.

Cela me semble plus adéquat pour des aveux.

Peindre est un acte meurtrier.

Voilà ce que j'ai appris.

Chaque coup de pinceau assassine la blancheur de la toile. Chaque coup de pinceau éventre la toile, tue sa pureté. À chaque coup, le pinceau assassine l'infini. Et supprime tout destin de la toile vierge.

Chaque couleur efface l'éternité.

D'un seul trait, la couleur révèle la mort. Puis recouvre tous les destins de la toile, sauf un. Le pinceau viole la toile. Chaque nouvelle couleur souille la toile.

La couleur assassine le néant.

Et les mots sont comme des couleurs.

J'écris ces mots comme on peint.

Par saccades régulières.

Comme on respire.

Jamais je n'aurais dû m'attaquer à un paysage.

Jamais je n'ai réussi un paysage. Pas plus qu'un portrait, d'ailleurs.

Mais ce regard, et ce sourire, quand je lui avais répondu que je peignais, parfois, la nuit. Cette candeur quand, juste avant, elle m'avait avoué aimer poser. Cette pudeur à dire aimer offrir son corps au regard d'un homme qui saurait en extraire l'âme. Qui saurait magnifier sa simple dépouille. Ce sont ses mots.

Dès lors, j'ai su.

Il n'y aurait aucune équivoque.

Il n'y aurait aucune intrigue.

Peindre est un acte meurtrier. Je commettrais donc ce meurtre. Aucune enquête ne sera nécessaire. Un assassin, une victime. Un mobile, un témoin, puisque vous êtes là. Car je communiquerais avec vous, cette fois encore, je le savais depuis le tout début. Pour vous prévenir, vous annoncer l'évidence, une fois exécutée. Je ne savais seulement pas que je vous dédierais ces mots. J'ignorais seulement que je vous mettrais ma confession par écrit. Que je vous ferais complice, en quelque sorte.

Cette naïveté. Puis cette ferveur au fond de son œil, sur ses lèvres, à insister pour que je la peigne.

Et ce regard, ce sourire, quand je lui avais annoncé que je la fixerais, sur la toile, cette nuit.

Je me penche sur la page.

Suivez-moi, Inspecteur.

Observez bien le tableau.

Sur la toile s'étend l'horizon. Ce qui semble être l'horizon. À peine une ligne. Une fissure, l'éclat d'un blanc de neige, coupant, séparant le bleu du ciel du bleu de l'eau. Je voudrais rendre le ciel.

Je me penche sur le ciel.

Prenons un rouge sang.

Sur la toile s'étend le reflet de l'horizon.

Un seul trait, blanc, découpant l'espace, bleu.

Vous voyez, dites ?

Ce trait, de la blancheur que vous cherchiez à redonner à la toile. Oui, vous, Inspecteur, que vous cherchiez, dans le temps, car vous peigniez, vous vous souvenez ?

Cette lettre s'adresse à vous exclusivement. Ces mots vous sont destinés.

Ce trait, en émergeant duquel triompherait la toile vierge. À travers vous, grâce à votre intervention. Mais ce trait, vous le vouliez ressac. Vous vouliez, par cette brèche dans la toile, signifier la crête des vagues. Vous vouliez que se ressente l'imparable force des marées.

Prenons un rouge sang.

Le rouge que vous approchez de la toile. Dans le creux de la vague coulerait le sang de la baigneuse démembrée. C'est ce que vous vouliez exprimer, n'est-ce pas ? Cette baigneuse entraînée au large. Celle dont les cris furent étouffés par le son mat des mâchoires que l'océan refermait sur sa victime. Happant d'abord ses jambes qui battaient désespérément la surface.

Ce sang que vous vous apprêtez à faire jaillir contre la crête éblouissante. Car c'est ce que vous vouliez exprimer, n'est-ce pas ? Ce rouge que, lentement, vous voyez vous échapper.

Vous êtes daltonien, n'est-ce pas, Inspecteur ?

Lentement, vous voyez les couleurs se mêler, et créer le premier reflet du crépuscule sur ce ciel marin.

Vous contemplez.

Cette faille, dans la toile.

Que vous souhaitiez tumultes et violence éphémère. Qui apparaît plénitude, et côtoyant l'éternité.

Vous contemplez cette faille par laquelle s'engouffre votre regard, qui aspire dans sa profondeur l'espace entier contenu hors de son cadre.

Le monde qui vous entoure semble s'échapper par cette faille.

Lentement, vous voyez les couleurs se confondre.

Les couleurs sont comme les mots.

J'écris ces mots comme on peint.

Mais je ne peins que des natures mortes.

Alors, quand elle m'a demandé, presque supplié. D'être représentée sur une plage. Dans la clarté du jour qui naît, sur la marée qui se retire. Je la regardais se dévêtir. Elle voulait des falaises, et que sur les falaises un phare guide le regard sur sa peau d'aurore. Alors qu'elle se dévêtait.

J'ai compris.

Qu'aucun paysage de bord de mer ne surgirait d'entre mes côtes. Qu'aucun mouvement de ma main sur la toile ne

parviendrait à faire surgir la moindre houle. J'ai compris que, pour peindre la mer, il me fallait voir la mer. Et que même planté devant la mer, il faudrait encore que la mer et la nuit mourantes me soient offertes immobiles.

Je ne sais peindre que l'inertie.

Jamais je n'ai réussi un paysage. Pas plus qu'un visage, d'ailleurs. Le monde change à chaque instant d'expression. Prétendre peindre la nature est mentir. La nature n'existe pas. Existent des arbres, des cours d'eau. Mais figer un tronc, des branches et des feuilles dans une image en pâte de couleur sur une toile, puis affirmer y voir un arbre serait nier la vérité de l'arbre. Le vent seul est la vérité de l'arbre. L'arbre n'existe que par les caresses du vent sur ses feuilles. Comme seule la lune incarne la vérité de l'océan. Elle y jette ses reflets, elle fait naître ses marées.

Les mots sur cette page sont-ils telles des couleurs sur la toile ou sont-ils ainsi que le souffle du vent sur une feuille d'arbre ? Je ne saurais dire. À votre avis ? Je pourrais affirmer dans le doute, au hasard, et chercher à justifier. Mais je ne tire aucun bénéfice du doute, ni du hasard. Et je ne vous mentirai pas, je ne crois pas au hasard.

Comme vous, si je me souviens bien, vous qui disiez ne pas savoir mentir.

Alors, je lui ai dit que je la tuerais.

Tout comme je vous l'avoue, Inspecteur. J'insiste pour qu'il n'y ait aucun doute. La jeune femme dont le sang revêt cet atelier en entier est morte étranglée de par ma main. Cette même main coupée et savamment disposée à l'entrée de cette pièce. Cette main dans laquelle vous avez trouvé cet aveu. La même main qui l'avait rédigé.

Cette main qui ne peindrait jamais plus.

À moins que son sang, sur la moquette, dans le coin obscur de la pièce, vous voyez, n'ait imprimé un motif. Puis-je compter sur votre délicatesse pour aller vérifier ?

Je l'ai tuée. Comme je le lui avais dit. Elle n'a offert aucune résistance.

Elle s'est offerte.

Comme quand survient la délivrance. Au bout de la nuit. Au bout d'une étreinte ou d'une vie. Comme on y sombre.

Elle s'est abandonnée.

Comme on abjure devant une vérité.

Je ne peux peindre le jour. D'autant moins peindre la naissance du jour. Chaque jour traîne la mort avec lui. L'éclat du jour m'assourdit l'œil. Le jour fait taire la musique du monde. L'aube découpe le monde, le surcharge de nuances. La mer s'étale, et ne devient sur la toile qu'une vague cacophonie symphonique.

L'harmonie du monde naît du silence de la nuit.

C'est pourquoi, de ma main, j'ai couvert sa bouche. Étouffant ses cris. Pour ne pas perturber la pureté de la nuit. Ce fut trop bref. Plus j'enfonçais la lame, moins s'agitait son corps. Sous l'action de mes mains, son corps retrouvait le calme. Je sculptais le silence en elle.

Sa peau, céleste. Le calme d'une mer sans vent. L'éclat des cieux qui meurent à l'horizon, sans qu'il soit possible de discerner où cesse l'eau. Jamais je n'aurai pu rendre cette lueur qui baignait son corps, à cet instant.

Ses cris avaient cessé. J'avais pensé retrouver dans ce silence le même souffle qui caresse les falaises. J'aurais pu ainsi les

peindre. Mais à peine ses cris étouffés firent-ils naître en moi l'image sonore d'un orage ou d'un banc de brouillard. Le chant des cornes de brume. La ronde des faisceaux des phares.

Le phare. Celui qui devait diriger votre regard sur les rives de son corps. Je comprenais tout, soudain. L'illumination.

Une image.

Pour la première fois.

Je regardais ce corps nu, à mes pieds. Il renvoyait à la nudité des murs de mon atelier. Ces rideaux tirés sur la nuit, pour plus d'intimité. Une image pour la première fois surgissait en moi. L'image d'une baigneuse démembrée, échouée sur la plage. Chaque détail s'imposait. Pour la première fois, je ressentais la grâce.

J'étais enfin inspiré.

J'ai disposé tout tel que l'exigeait l'image. Cette ultime image. La première et la seule, celle qui explique tout. Qui donne un sens à tout. D'une originalité absolue. Qui allait se confondre avec le néant de la vie.

Il n'y manquait que le phare.

Alors, vous avez reçu mon appel. Vous vous souvenez ? Bien sûr. Je n'ai dit qu'une phrase. Peindre est un acte meurtrier. J'ai donné l'adresse. Puis, j'ai coupé. Vous seriez complice.

Puis, j'ai coupé.

Bientôt, vous arriverez. Inévitablement, vous garerez vos véhicules devant les fenêtres de l'atelier. J'aurai ouvert les rideaux. Et les phares d'une première voiture, puis ceux des autres voitures, enfin les phares rouges et bleus des forces de

l'ordre viendront compléter, et progressivement noyer l'image. Lentement, la lumière des phares inondera la scène. Jusqu'à vous aveugler.

N'aviez-vous justement cherché à ce que se ressente l'imparable force des marées…

L'image parlait d'elle-même. Alors, pourquoi ces mots ?

Afin que me soit refusée toute rédemption.

Ces mots, pour que vos yeux, tels des phares, en les relisant, fassent revivre l'image quand tout aura disparu. Quand tout aura été nettoyé, quand les motifs de cette histoire auront été oubliés.

Inspecteur, pensez-vous à la mort, parfois, à la lecture de cette lettre qui vous en rapproche ? Car à la fin de cette lettre, n'êtes-vous pas plus près de la mort, finalement, que vous ne l'étiez à sa première phrase ?

Ces mots vous ont-ils volé un peu de vie ?

Venez-vous de consacrer un peu de votre vie à donner corps à la mienne ? Et ce, contre votre volonté, en dépit du dédain que je vous inspire désormais ?

Songez-y.

Cela ne serait que justice.

Adieu, n'est-ce pas ?